la théologie elle-même, est d'autant plus importante qu'une même morale peut appartenir à deux religions différentes, et même subsister indépendamment de tout *dogme* quelconque. On a dit, bien avant nous, que de toutes les religions la morale était bonne, mais que l'histoire n'en valait rien. Nous n'avons point ici à justifier cette opinion, pas plus qu'à faire l'historique de tous les *dogmes* qui ont régné dans le monde et qui y règnent encore : c'est le sujet d'articles spéciaux. Comment naissent les *dogmes*, comment ils se propagent et se maintiennent, quelle influence ils exercent sur la marche de l'humanité, comment enfin ils doivent finir par disparaître, c'est ce que nous nous proposons d'examiner brièvement.

L'origine des *dogmes* remonte à l'origine même des sociétés humaines. Ils sont nés de ce besoin impérieux qui pousse l'homme à observer les phénomènes de la nature et à leur assigner une cause. Vu l'état très-imparfait de ses connaissances, les premiers jugements qu'il porte seront à coup sûr autant d'erreurs. Voyez les jugements de l'enfant et du sauvage : tels ont dû être, dans son enfance, ceux de l'humanité tout entière. A relire son histoire, on dirait qu'elle a été condamnée à épuiser toutes les erreurs possibles avant d'acquérir une seule vérité.

Les premières connaissances de l'homme durent se borner aux procédés grossiers des arts primitifs nécessaires à sa subsistance comme à sa défense, sur une terre qui était loin de lui être hospitalière. Peu à peu il surprit le secret de quelques plantes médicinales utiles à la guérison des maladies et des blessures. Chez les peuples pasteurs, dans la molle langueur des nuits de l'Orient, le ciel fut observé. Le mouvement apparent des étoiles constitua les premières notions de l'astronomie. Quelles durent être les premières impressions de l'homme placé ainsi en face de l'univers, dont l'immensité écrasait sa petitesse, et d'une terre ingrate à qui il n'arrachait ses produits que par une lutte opiniâtre? l'amour ou la crainte? Ces deux sentiments durent naître à la fois, mais le second devait l'emporter sur le premier. De nos instincts, c'est en effet le plus vif. Avant d'en venir à bénir la nature sous le nom d'*Alma parens* avec le bon Lucrèce, l'homme avait dû la maudire plus d'une fois pour ses terribles phénomènes, et nous dirons avec Pétrone :

Primus in orbe deos fecit timor, ardua cœlo
Fulmina cum caderent. . . . . .

Les ténèbres qui recouvrent les époques antéhistoriques prêtent à mille conjectures. Chacun est libre d'y voir un Eden ou un enfer. Pour nous, l'enfer y prédomine. Qu'on ne nous objecte pas la fable des quatre âges; c'est, nous en convenons, la plus ancienne théorie du genre humain : les périodes de Manou concordent assez sur ce point avec celles d'Hésiode et de la *Genèse* hébraïque; mais l'âge d'or, objet de tant de regrets, nous paraît simplement éclos dans l'imagination de l'homme, de son aspiration au bonheur et de son impuissance à y atteindre. Triste en face des misères du présent, inquiet d'un avenir qu'il n'envisage qu'avec effroi, l'homme se plaît à reporter en arrière l'idéal de ses rêves. Non, ce fameux âge d'or n'a jamais existé, et il nous paraît plus rationnel de nous représenter les premiers hommes en proie à une crainte superstitieuse, tremblant à la lueur effroyable des éclairs et au fracas du tonnerre qui semble prêt à lancer sur leur tête les débris de la voûte du ciel, frémissant enfin au souvenir, perpétué par toutes les traditions, des déluges, des cataclysmes et des révolutions du globe. Parmi les premiers hommes, ceux qui avaient échappé à ces catastrophes durent être pénétrés d'un double sentiment, de reconnaissance d'abord pour les puissances bienfaisantes par lesquelles ils se supposaient protégés, et de haine pour les génies malfaisants, à qui ils attribuaient tous leurs malheurs. Telle est la source du mazdéisme, la plus ancienne peut-être de toutes les religions. Le génie du mal et le génie du bien, Ahriman et Ormuzd, y sont constamment en lutte pour l'empire du monde; mais Ahriman l'emporte, il désole la terre et il doit y régner jusqu'à la sanctification universelle. C'est bien là le régime de la terreur. Que plus tard la sécurité renaisse avec la stabilité des éléments, que le ciel plus clément sourie à une terre parée des plus riantes productions, que le vin de Chypre enfin, comme l'a chanté le poëte, crée tous les dieux, nous ne demandons pas mieux; mais le tonnerre, plus ancien que le vin de Chypre, avait déjà peuplé l'Olympe, et n'oublions pas qu'il avait été placé comme emblème significatif dans la main du maître des dieux. Une terreur superstitieuse, voilà donc la source première des *dogmes*, et nous allons voir comment devait les maintenir le développement rationnel de l'esprit humain.

Quel fut le premier *dogme?* La croyance aux forces occultes de la nature, divinisées, comme on sait, sous mille formes différentes; puis, en s'élevant de degré en degré, la conception d'une force unique, première créatrice et conservatrice, que l'on ne sépara pas tout d'abord de la matière organisée. L'esprit humain ne marche pas si vite dans la voie des abstractions. L'univers-Dieu, voilà le fonds de toutes les religions antiques. Mais cette notion, trop générale et trop élevée pour le vulgaire, fut longtemps le privilége de quelques hommes supérieurs. Dès l'origine des sociétés, en effet, il s'était formé une classe d'hommes éclairés, plus particulièrement adonnés à l'étude des arts et des sciences, très-jaloux des secrets qu'ils surprenaient à la nature. Ce furent les créateurs des mystères et des cérémonies religieuses, en même temps que les premiers fondateurs de la politique et de la législation. L'espèce humaine leur doit sans contredit les premiers rudiments de la vie sociale, et il serait injuste de leur refuser le tribut d'éloges que méritent ces services éminents. Mais la séparation de l'espèce humaine en deux portions, l'une faite pour enseigner, l'autre faite pour croire, n'en fut pas moins un grand malheur. La caste sacerdotale, cachant orgueilleusement ce qu'elle croyait savoir, prétendait s'élever au-dessus de la raison humaine, tandis que la masse ignorante et crédule se ravalait elle-même au-dessous de la condition de l'humanité. Ecoutons à ce sujet Condorcet, dans son tableau des progrès de l'esprit humain : « On vit, dit-il, se perfectionner l'art de tromper les hommes pour les dépouiller, et d'usurper sur leur opinion une autorité fondée sur des craintes et des espérances chimériques. Il s'établit des cultes plus réguliers, des systèmes de croyances moins grossièrement combinés. Les idées des puissances surnaturelles se raffinèrent en quelque sorte; et, à côté de ces opinions, on vit s'établir, ici des princes pontifes, là des familles ou tribus sacerdotales, ailleurs des colléges de prêtres, mais toujours une classe d'individus affichant d'insolentes prétentions, se séparant des hommes pour les mieux asservir, et cherchant à s'emparer exclusivement des sciences naturelles, de la médecine, de l'astronomie, pour réunir tous les moyens de subjuguer les esprits, pour ne leur en laisser aucun de démasquer son hypocrisie et de briser ses fers. »

Il est de la nature des castes d'être jalouses, intolérantes, despotiques et impitoyables. Or, dans la haute antiquité, les *dogmes* même les plus absurdes faisaient partie intégrante de la législation positive. Les prêtres ne révélaient que sous force réserves et avec mille précautions, à un petit nombre d'initiés, les arcanes de la science. De là, dans les rites et les cérémonies, deux *dogmes* et deux croyances. Seuls les initiés en pénétraient le sens caché, et le vulgaire n'en voyait que les formes superstitieuses. On s'étonne encore aujourd'hui de l'énorme quantité de dieux qu'a pu adorer l'antiquité; mais plus on en approfondit l'étude, plus on s'aperçoit que l'idolâtrie n'était que la religion de l'ignorance. Pour n'en citer qu'un seul exemple, les prêtres de l'Egypte étaient certainement aussi monothéistes que nos prêtres chrétiens. Nous allons donner une idée de leurs *dogmes*, d'après les recherches des orientalistes modernes, qui ont enfin éclairci cette question, longtemps obscurcie à dessein par le mosaïsme et le christianisme, aussi injustes qu'ingrats envers la grande initiative à qui ils avaient tout emprunté, forme et fond, *dogme* et morale, cosmogonie et religion.

La civilisation s'épanouissait depuis longtemps dans la vallée du Nil, tandis que les fils d'Abraham ne constituaient encore qu'une peuplade à demi sauvage. La terre des Pharaons produisait des philosophes, des artistes, des savants, des ingénieurs de premier ordre. C'était la caste sacerdotale. Par un brillant, mais dangereux emploi des facultés intellectuelles, elle s'était lancée dans l'abstraction. De l'univers-Dieu des Chaldéens elle avait séparé les deux termes, et avait fondé sur cette distinction la base de ses croyances religieuses. L'Egypte était monothéiste. Elle adorait un seul dieu, Ammon-Ra, l'être mystérieux, celui qui est. Ammon-Ra était la plus haute expression de l'être suprême, le résumé de toutes les puissances créatrices et directrices, la souveraine justice, la souveraine bonté. La Trinité même est d'origine égyptienne, avec cette différence assez rationnelle que la mère occupait dans la triade divine, en Egypte, la place que le Saint-Esprit occupe dans la Trinité catholique : Ammon, Moulh, Khous, c'est-à-dire le père, la mère, le fils ou le principe, l'action, l'effet. D'après la découverte que Champollion le jeune fit à Kalabschi, cette trinité s'était manifestée sur la terre par Horus, Isis et leur fils Malouli.

Tel était du moins le sens caché du *dogme* égyptien, du *dogme* des prêtres. Il n'est pas jusqu'au culte de la Vierge qui ne lui ait été emprunté par le catholicisme. La Vierge avait ses temples, où on lisait cette inscription mystique : « Le fruit que j'ai enfanté est le soleil. » Or le soleil, le premier dieu adoré sous le nom de Mishra, symbolisait l'être suprême, et comme la mère divine enfantait par l'opération d'un rayon solaire, de même Dieu engendrait de lui-même, ce qui est le *dogme* de toutes les religions modernes. On a même retrouvé les litanies de la Vierge égyptienne, analogues à celles de la liturgie chrétienne : *Mère universelle, vierge génératrice, reine des cieux, mère de Dieu, beauté céleste, miroir de vérité, etc., etc.* Et, dans les hommages qu'on lui rendait, il n'est pas difficile de voir l'origine de nos fêtes de la Nativité, de la Chandeleur, de la Visitation, etc.

D'après la connaissance générale que nous avons du génie de l'antiquité et du génie particulier des castes sacerdotales, il se peut que le peuple n'eût pas une croyance aussi épurée que celle de ses prêtres; mais certainement, aux yeux de ceux-ci, tout cet immense matériel de statues colossales et de figurines emblématiques, qui, depuis trente siècles, passait pour une collection de dieux, ne représentait pas autre chose en réalité que l'énumération des attributs et des perfections divines. Ils n'adoraient pas plus le bœuf Apis, le sphinx ou Osiris, que nos prêtres n'adorent les images des saints et les vases sacrés de leurs tabernacles. Si les ronces de la barbarie devaient repousser un jour sur la terre de la civilisation, et que la clef de notre langage vînt à se perdre, devrions-nous être traités de polythéistes parce que nous avons à la fois le Père, le Fils, le Saint-Esprit, le Dieu bon, le Dieu jaloux, le Dieu de paix, le Dieu des armées, le Dieu vengeur et le Dieu rémunérateur, Notre-Dame de Bon-Secours, Notre-Dame des Flots et Notre-Dame des Flammes? Parce que nous fêtons sous d'autres formes le solstice d'hiver, devrons-nous passer pour avoir adoré le soleil? Et que diront les futurs Champollion du pigeon à tête radiée qui chez nous représente le Saint-Esprit, de l'agneau pascal, de l'âne de la crèche, du coq de saint Pierre, du bœuf de saint Luc et de tant d'autres emblèmes qui peuplent nos temples catholiques? Que pensera-t-on un jour du culte de ces chrétiens qui adoraient tant d'animaux?

Nous ne sommes entré dans tous ces détails que pour établir la filiation des religions et la perpétuation à travers les âges de leur *dogme* fondamental. Au fond, elles s'engendrent les unes les autres et se ressemblent toutes. Nous l'avons déjà dit ailleurs, Moïse ne s'est pas mis en grands frais d'imagination : *dogme* et morale, décalogue et législation, il a tout emprunté à l'Egypte, et les fondateurs du culte chrétien n'ont rien inventé de plus. Seulement, en gens avisés, les initiés ont tué les initiateurs; mais ils auraient pu s'abstenir de les calomnier.

Avec les conquêtes et les invasions qui bouleversèrent le sol de la vieille Egypte, le sens mystique des *dogmes* s'est peu à peu altéré. Les prêtres eux-mêmes semblaient en avoir perdu la clef, bien qu'ils continuassent à régir la conscience des peuples. Dans le principe, ils avaient été utiles, et nous leur avons rendu cette justice; mais, en peuplant les imaginations de fantômes, de monstres, d'animaux ou de divinités impudiques, ils devenaient les corrupteurs de l'esprit humain et les ennemis de ses progrès. Ils imposèrent aux hommes un joug humiliant, et, en s'emparant de l'éducation, ils façonnèrent d'avance les générations à la servitude. Si l'on veut connaître jusqu'à quel point, même sans le secours des terreurs superstitieuses, l'absurdité des *dogmes* et le système des doubles croyances, consacré par la diversité des langues, peuvent comprimer l'essor des facultés de l'âme, qu'on jette les yeux sur la Chine, sur ce peuple qui semble n'avoir précédé les autres dans les sciences et dans les arts que pour être successivement dépassé et effacé par tous. Qu'est-ce que cet immense empire? L'immense royaume des ténèbres où brillent çà et là quelques points lumineux. Rien ne lui a manqué, ni les grands législateurs ni les grands philosophes. Nos moralistes, sacrés et profanes, ne sont ni plus sublimes que Khoung-Tseu ni plus profonds que Ment-Zeu. Leurs *dogmes* mêmes, tout empreints d'immortalité, n'ont rien de trop déraisonnable. Telle a été néanmoins la funeste influence des détenteurs du *dogme*, que les préjugés antiques se sont perpétués jusqu'à nos jours. Une nation qui avait inventé jusqu'à l'artillerie s'est laissé subjuguer par des nations barbares; l'imprimerie même a été inutile à ses progrès. Au lieu d'un fleuve aux eaux fécondes, la Chine n'est encore aujourd'hui, sous l'empire des castes, qu'une mare stagnante que n'agitera pas de longtemps encore le souffle du progrès.

En Europe, les Grecs s'inspirèrent des Egyptiens. Pythagore et Démocrite s'étaient élevés à la même école que Moïse. Ils avaient pu lire, à Saïs, au fronton du temple de la Nature, cette inscription célèbre : *Je suis tout ce qui est, tout ce qui a été et tout ce qui sera, et nul mortel n'a encore percé le voile qui me couvre.* Aussi les premiers philosophes grecs furent-ils presque tous naturalistes ou plutôt rationalistes. Démocrite considérait tous les phénomènes de l'univers comme le résultat des combinaisons et du mouvement de corps simples, d'une figure déterminée et immuable, ayant reçu une impulsion première d'où résulte une quantité d'action qui se modifie dans chaque atome, mais qui, dans la masse entière, se conserve toujours la même. Pythagore enseignait que l'univers est gouverné par les nombres, c'est-à-dire par une harmonie générale dont les lois peuvent être calculées : théories remarquables où l'on pressent déjà, deux mille cinq cents ans à l'avance, le génie de Kepler, de Descartes, de Newton, et même de la science du XIXe siècle. En effet, la théorie mécanique de la chaleur, considérée comme génératrice du mouvement, cette théorie toute moderne, qui agite et émeut aujourd'hui même le monde savant, ne semble-t-elle pas destinée à vérifier la conception profonde du philosophe abdéritain et ses idées sur la conservation comme sur l'inaltérable quantité d'action des forces de la nature?

La philosophie grecque, qui procédait du libre examen, se heurta de bonne heure aux *dogmes* inspirés par une intolérante superstition. Fort heureusement pour les progrès de l'esprit humain, la législation positive n'avait pas été confiée, comme en Asie, à une caste sacerdotale. Les écoles s'ouvraient à tous les citoyens, et l'étude des sciences, permise à tout le monde, n'était le privilége de personne. Point d'arcanes, point de mystères. C'est en toute liberté que les philosophes cherchaient à pénétrer la nature de l'homme et celle des dieux, l'origine du monde et celle du genre humain. Négligeant un peu trop l'observation des faits pour s'abandonner aux caprices de l'imagination, ils se perdirent souvent dans les nuages de la métaphysique ou descendirent à des subtilités puériles; mais ils cultivèrent avec succès les sciences exactes. La Grèce leur dut les premiers éléments de géométrie et d'astronomie, et sur plus d'un point elle répudia les traditions orientales. Comme de raison, les prêtres, conservateurs éternels de la tradition et des préjugés, réagirent contre ces nouveautés, qui ébranlaient leur autorité; mais les fonctions légales du collége des prêtres se bornaient au culte des dieux. Ces deux grands corps, qu'on appelle aujourd'hui l'Eglise et l'Etat, se mouvaient dans des sphères distinctes. Si l'influence des ennemis de la liberté sur des masses ignorantes et fanatiques fut assez forte pour entraver l'essor de la science, du moins ne réussirent-ils pas à le comprimer tout à fait. Ils ne persécutèrent pas directement, parce qu'ils n'en avaient pas le pouvoir, mais ils poussèrent aux persécutions. Protagore fut chassé d'Athènes pour avoir parlé irrévérencieusement des dieux, et Anaxagore pour avoir prétendu que le soleil était plus grand que le Péloponèse. L'école des pythagoriciens fut incendiée et les élèves massacrés. Socrate enfin but la ciguë. Mais ces attentats isolés contre l'esprit humain ne purent en empêcher l'épanouissement. Débordés et convaincus d'absurdité par les découvertes de la science, dégradés par des pratiques odieuses ou ridicules, avilis dans la personne de prêtres ignorants et avides, qui tenaient boutique d'oracles et ne comprenaient même plus ce qu'ils enseignaient, les *dogmes* du paganisme tombaient en poudre bien avant la naissance d'un *dogme* nouveau, plus élevé et plus pur, qui devait un jour s'asseoir et régner sur leurs débris.

Depuis près de deux mille ans, trois principaux *dogmes* religieux, subdivisés en sectes nombreuses, se disputent dans le monde civilisé l'empire des âmes : le judaïsme, le christianisme et le mahométisme. En exposer ici les principes, ce serait sortir des limites de notre sujet. Nous en avons reconnu plus haut, dans les *dogmes* de l'Egypte, l'identité d'origine; nous nous bornerons à en indiquer ici les bases communes. Un Dieu unique, tout-puissant, éternel, créateur et conservateur actif de l'univers; un Eden qui rappelle la fable de l'âge d'or, la déchéance de l'homme et sa rédemption par un médiateur; la vie terrestre envisagée comme un temps d'épreuve, après quoi la fin du monde suivie d'un jugement universel qui fixera définitivement les destinées humaines, voilà le fonds commun des trois *dogmes;* quant à la morale, elle est celle de toutes les religions. En principe, ces doctrines diffèrent peu les unes des autres, et l'on ne s'expliquerait pas les guerres acharnées que se sont livrés et que se livrent encore leurs sectateurs, si l'on ne connaissait l'intolérance absolue, l'esprit d'envahissement et la jalousie ombrageuse des castes sacerdotales, quel que soit leur Dieu, pacifique ou belliqueux, bon ou méchant, furieux ou plein de mansuétude, Brahma, Mithra, Jéhovah ou Jésus-Christ.

Le judaïsme était resté sans influence sur le monde antique. Resserré dans une vallée étroite, sans expansion au dehors, basé sur une cosmogonie grossière, et ne se recommandant ni par la profondeur des sciences ni par la splendeur des arts, il était tout juste à la hauteur d'esprit de ce petit peuple remuant, taquin, têtu, vicieux, intolérant et hostile à tout le genre humain. Il ne serait plus question du judaïsme s'il n'avait eu l'honneur d'enfanter un *dogme* supérieur qui, en persécutant son aîné, l'a fait vivre jusqu'à nos jours.

Lorsque l'empire romain eut créé l'unité du monde politique, les circonstances se trouvèrent merveilleusement favorables pour la création de l'unité religieuse. Toutes les vieilles religions étaient tombées en discrédit, et on ne les pratiquait plus guère que par un reste d'habitude dont les esprits élevés, tels que Cicéron et Sénèque, s'étaient même affranchis. Point de *dogmes* philosophiques; beaucoup de cérémonies bizarres et extravagantes, dont le sens allégorique était ignoré du peuple et même de ses prêtres; une mythologie absurde, où la multitude ne voyait que l'histoire merveilleuse de ses dieux créés à l'image de ses vices; des sacrifices sanglants; des pontifes dévoués au culte de chaque divinité sans former un corps politique, sans même être réunis dans une communion religieuse, méprisés des hommes politiques qui en achetaient, à l'usage du peuple, des augures ou des oracles; tel est le paganisme au temps d'Auguste. Rome adopta tous les dieux qui gênaient peu son despotisme. Elle ne déclara la guerre qu'aux religions dont les prêtres, arbitres de la conscience morale comme de la conscience religieuse, dirigeaient non-seulement les pratiques du culte, mais les actions de la vie privée. Tel était dans l'Occident le druidisme, gouvernement complet que Rome dut abattre pour établir sa domination dans les Gaules; tel encore en Orient le judaïsme, que Rome put détruire, mais sans pouvoir empêcher sa renaissance dans vingt sectes différentes qui, en se fondant en une seule, constituèrent le *dogme* nouveau, le christianisme. Il était à peine né dans un coin de la Judée qu'il avait envahi l'Asie Mineure, l'Ionie, les îles, la Grèce, et s'était créé des adhérents secrets jusqu'au sein de l'empire. Il eut cette bonne fortune de s'adresser tout à la fois aux esprits cultivés et aux masses incultes. Par dégoût du système grossier de la vieille mythologie, les philosophes adoptèrent la doctrine nouvelle et l'enrichirent des conceptions élevées de l'école platonicienne. Combien plus encore dut plaire aux peuples des nations conquises, aux infortunés, aux esclaves, une doctrine qui prêchait l'égalité des hommes devant Dieu, le renoncement à des biens temporels dont la jouissance leur était interdite, et des récompenses célestes réservées aux humiliations volontaires ou involontaires, à la souffrance, à la résignation! L'héritage du ciel promis aux déshérités de la terre, quoi de plus séduisant pour l'humanité opprimée! S'adresser à l'imagination des hommes plutôt qu'à leur raison est un moyen de succès presque infaillible. Ici le succès fut prompt, immense, universel.

Comparé aux *dogmes* antérieurs, le christianisme était-il un progrès? A quelque point de vue qu'on se place, on n'en saurait disconvenir. Il était supérieur au polythéisme, en ce qu'il relevait la dignité de Dieu et de l'homme, et réveillait l'espérance dans les âmes découragées. A l'immoralité du paganisme, il substituait une morale sublime qui, sans doute, ne lui était point particulière, mais qu'il avait puisée aux sources les plus pures. Le *dogme* enfin, lentement élaboré par les méditations des Pères avant d'être fixé par les conciles, n'était pas inférieur aux systèmes scientifiques, métaphysiques et cosmogoniques du temps. Ce *dogme*, à la vérité, reposait tout entier sur une fiction, et sur une fiction des plus malheureuses. Reléguer dans un Eden et dans un passé imaginaire le type idéal de l'homme, au lieu de le placer devant lui comme un but à atteindre, c'était méconnaître sa nature éminemment perfectible et se condamner d'avance à nier, à combattre ou à paralyser tous ses progrès. Supposer la déchéance de l'homme et lui infliger comme une condamnation le travail qui fait sa grandeur, c'était le dégrader gratuitement et saper par la base le principe générateur de toute économie sociale. Mais il n'y a point de *dogme* qui ne donne à ses croyants quelque absurdité à dévorer, et, six siècles après le Christ, Mahomet inventait bien d'autres fables qui n'étaient pas accueillies avec moins de docilité. Le christianisme, en somme, pouvait se promettre une durée indéfinie, mais à deux conditions : c'était d'abord de laisser le *dogme* assez élastique pour embrasser au fur et à mesure de leur éclosion toutes les découvertes de l'esprit humain, puis de répudier les traditions sacerdotales et de ne pas scinder la société en deux fractions, dont l'une, la plus nombreuse, obéirait aveuglément à l'autre. On fit tout le contraire. Au nom du Dieu de paix, on déclara la guerre au génie de l'homme, et le christianisme était à peine installé triomphant sur le trône des Césars que la guerre commença, et elle n'a pas cessé depuis.

Tout principe entraîne fatalement ses conséquences dans un temps donné. Tout *dogme* qui proscrit la raison et le libre examen doit exalter l'ignorance. Les prêtres, les mages et les castes de l'Egypte, de la Chaldée et de la Chine en avaient fait l'épreuve. En les imitant, les prêtres de la religion nouvelle ne devaient pas être moins hostiles au progrès. Puis les castes sont, de leur nature, ambitieuses, orgueilleuses et intolérantes. Dans une page admirable de son dernier ouvrage, Condorcet nous dépeint ainsi celle qui règne encore sur le monde. Il la montre « essayant sur l'univers les chances d'une nouvelle tyrannie; ses pontifes subjuguant l'ignorante crédulité par des actes grossièrement forgés; mêlant la religion à toutes les transactions de la vie civile, pour s'en jouer au gré de leur avarice ou de leur orgueil; créant des crimes imaginaires et punissant d'un anathème terrible, par l'horreur dont il frappait l'esprit des peuples, la moindre opposition à leurs lois, la moindre résistance à leurs prétentions insensées; ayant dans tous les Etats une armée de moines toujours prêts à exalter par leurs impostures les terreurs superstitieuses, afin de soulever plus puissamment le fanatisme; excitant les nations à la guerre civile; troublant tout pour tout dominer; ordonnant au nom de Dieu la trahison et le parjure, l'assassinat et le parricide; faisant tour à tour des rois et des guerriers les instruments et les victimes de leurs vengeances; disposant de la force, mais ne la possédant jamais; terribles à leurs ennemis, mais tremblant devant leurs propres défenseurs; tout-puissants aux extrémités de l'Europe, mais outragés au pied même de leurs autels; ayant bien trouvé dans le ciel le point d'appui du levier qui devait remuer le monde, mais n'ayant pas su trouver sur la terre le régulateur qui pût à leur gré en diriger et en conserver l'action; élevant enfin, mais sur des pieds d'argile, un colosse qui, après avoir opprimé l'Europe, devait la fatiguer encore longtemps du poids de ses débris. »

Le tableau n'a rien d'exagéré; il aurait même pu être peint de couleurs plus sombres. Qu'est-ce, en effet, que l'histoire du *dogme* catholique depuis une quinzaine de siècles? Une guerre perpétuelle à l'émancipation de l'esprit humain. Ni les protestations ni les avertissements ne lui ont fait défaut; ils sont partis du sanctuaire même, et, depuis Pélage jusqu'à Luther, on voit la raison se débattre dans les étreintes où elle étouffe jusqu'à ce qu'enfin elle s'échappe de son étroite prison et répande ses premières lueurs sur le monde. Cette guerre était-elle inévitable? Oui, et par les deux raisons que nous en avons données : l'ambition des castes et l'inflexibilité d'un *dogme* réfractaire au progrès. En vain la conscience humaine a-t-elle prouvé qu'elle trouvait en elle-même et sans le secours d'aucune révélation les règles de la loi morale : le *dogme* a persisté à nier toute morale qui ne procède pas de la révélation. En vain la géologie a-t-elle démoli la genèse hébraïque, en vain l'astronomie a-t-elle crevé comme un paravent les sept cieux de saint Paul et de l'*Apocalypse :* le *dogme* en est encore à sa création à date fixe et en six jours, ni plus ni moins, et pour lui la terre ne tourne pas plus qu'au temps de Josué. En vain la philosophie, aussi humaine que rationnelle, s'efforce-t-elle de faire passer dans nos lois comme dans nos mœurs le principe de la proportionnalité des peines : le *dogme*, pour des fautes légères, moins que cela, pour des fautes imaginaires, condamne toujours au feu éternel, sauf à en rabattre toutefois dans la pratique lorsqu'il y trouve avantage et profit.

Entre la raison essentiellement progressive et un *dogme* essentiellement immuable, la réconciliation est-elle possible? De grands esprits l'ont tentée, et des esprits naïfs l'essayent encore. Le génie de Lamennais, que recommandaient d'ailleurs des services éminents, s'est brisé contre le roc stérile, et nous prédisons le même sort à tous ceux qui dirigeront leur barque vers cet écueil. Il faut de toute nécessité, ou que la raison abdique ses prétentions, ou que le *dogme* disparaisse comme ses aînés. Comment finissent les *dogmes?* Le plus profond, le plus tendre et le plus humain de nos philosophes spiritualistes, Jouffroy, nous l'a dit, il y a près de cinquante ans, dans des pages prophétiques qui semblent écrites d'hier, et dont nous ne pouvons nous dispenser de reproduire quelques fragments.

« Lorsqu'un *dogme* touche à sa fin, nous dit Jouffroy, on voit naître d'abord une indifférence profonde pour la foi reçue; on continue de croire, mais par habitude et sans conviction; la croyance n'a plus de vie. Alors s'élève l'esprit d'examen qui interroge les formules et les trouve vides de sens. La science se révolte contre les maximes despotiques qui ont engendré l'abrutissement des peuples. Le premier soulèvement a toute la puissance de l'indignation longtemps contenue. Les masses s'éveillent à ce cri puissant, s'étonnent et s'aperçoivent qu'elles ne croyaient pas. Les âmes se troublent et se déchirent dans cette lutte entre le bon sens et des préjugés invétérés. Dans cette première phase de la lutte, le *dogme* tout-puissant ne daigne pas discuter : il tue, il extermine. Mais le sang des martyrs intéresse; le bon sens public somme les exterminateurs de se justifier au tribunal de la raison; ils s'y résignent à regret; mais ils discutent mal, ils savent peu; ils s'enfoncent dans une mer d'érudition où le peuple ne peut les suivre. Les gens éclairés contestent l'autorité plus que douteuse de leurs traditions et relèvent leurs sophismes. Le vieux *dogme*, à bout de raisons, recourt aux injures; mais il n'abdique pas; tout au contraire, sa rage s'accroît. Tous les intérêts, même les plus vils, sont convoqués. On leur montre l'incrédulité comme un ennemi qui les menace. Si les croyances dont le pouvoir vit et par lesquelles il règne sont détruites, le pouvoir tombera, et avec le pouvoir les hommes qui l'occupent. La révolution dans les idées entraînera une révolution complète dans les intérêts. Tout ce qui est se trouve menacé par ce qui veut être. De là une ligue puissante, composée de tous ceux qui tirent parti des vieilles croyances et de tous ceux à qui on persuade que leur renversement changera tout et blessera leurs intérêts. Dans cette ligue, dont la peur est l'âme, il ne s'agit plus de foi, plus de croyance; il n'y a plus rien de moral : l'intérêt seul en serre les nœuds, et cependant on couvre ce vil mobile des beaux noms de morale, d'ordre, de religion; on le pare de tout ce que les vieux temps ont de saint et de respectable. De leur côté, les adversaires du vieux *dogme* se divisent, et, en les voyant se déchirer entre eux, le peuple, qui ne croyait plus, se prend à regretter sa vieille croyance, puis il finit par tomber dans l'indifférence la plus absolue. Les prêtres lui ont enlevé toute espèce de foi, même la foi dans les réformateurs. Certain alors de la neutralité du peuple sans lequel on ne peut rien, le vieux régime éclate tout à coup et se venge de ses perplexités; il se montre ce qu'il est : cruel comme la faiblesse, et vindicatif comme l'hypocrisie démasquée. De sanglantes exécutions le débarrassent de ses ennemis et servent de préparation à un despotisme défiant, ombrageux et cruel comme la peur. Il se hâte de l'organiser. Instruit par ses revers, il songe avant tout à étouffer ce fatal esprit d'examen qui menaça de si près sa domination, et cette sainte moralité qui met les bras au service de ce qui paraît vrai. Temps affreux! Rien qui console, rien qui rappelle la dignité humaine, ni dans le pouvoir ni dans la société. Le peuple, dégoûté des lumières et des réformes, paraît se prêter par calcul à l'éducation qu'on lui fait. Moyennant son intérêt matériel ménagé, il abandonne son intelligence et sa volonté à ses tristes précepteurs. De la superstition il tombe dans l'abrutissement, et l'on désespère de lui comme de la vérité. Ayez confiance néanmoins, ajoute le philosophe, ayez confiance, vous que la Providence fit naître dans ces tristes jours. Un germe d'avenir et de vie fermente au sein de cette corruption, et ce que vous prenez pour la mort n'est qu'une métamorphose. Si la génération qui a démoli est incapable de reconstruire, les jeunes âmes, impatientes du scepticisme et en quête de vérités nouvelles, se retrempent dans la solitude. Au moindre événement qui survient, un pouvoir sans racines dans l'âme s'écroule. Ainsi s'accomplit la ruine du vieux *dogme* et l'avénement du nouveau. »

Dogmes chrétiens (HISTOIRE DES), par Eugène Haag (Paris et Genève, 1862, 2 vol. gr. in-8°). Un des auteurs de la *France protestante*, M. Eugène Haag, un véritable bénédictin, a eu l'honneur de nous donner la première histoire française des dogmes chrétiens. Elle parut en 1862, un an avant la publication de l'*Histoire des dogmes* de Gieseler. Elle ne s'arrête pas, comme celle-ci, à la Réformation, mais elle s'étend jusqu'à nos jours. Elle est également divisée en quatre périodes, et comprend, d'un côté, l'histoire générale contenue dans le premier volume, et, de l'autre, l'histoire spéciale renfermée dans le second. En tête de chaque paragraphe, l'auteur a indiqué les sources, et l'on est effrayé de voir le nombre considérable d'ouvrages qu'il a dû consulter. A propos de la théologie proprement dite, il examine l'existence de Dieu, son unité, ses attributs, la Trinité, la création du monde, l'anthropogonie, l'angélologie, la démonologie, la Providence; sous le titre d'*Anthropologie théologique*, il passe en revue les diverses théories dogmatiques de l'homme, embrassant la théorie de l'image de Dieu ou de l'état d'innocence, la chute et le péché originel Un troisième chapitre est consacré à la christologie et à la sotériologie ou théorie du Christ rédempteur, à laquelle se rattachent les dogmes de la personne du Christ ou de l'union des deux natures, de l'état d'abaissement et d'exaltation, de l'œuvre du Sauveur et de ses mérites, de la justification, de la rémission des péchés, de la sanctification, de la prédestination et de la grâce; en un mot, tout ce qui touche aux rapports du Fils de Dieu avec l'homme pécheur. Un quatrième chapitre s'occupe de la charitologie, ou théorie de l'Eglise, et des moyens de salut ou sacrements; enfin, dans l'eschatologie ou théorie de l'état de l'homme après la mort, il traite successivement de la mort et de l'immortalité, du purgatoire, de la résurrection, du jugement dernier, du paradis et de l'enfer, de la fin du monde.

L'esprit le plus indépendant, le plus libre de tous les symboles, règne d'un bout à l'autre de ces deux volumes, qui sont avant tout et par-dessus tout une œuvre de science. Quelques citations en montreront les tendances mieux que tous les commentaires. « Pas une des preuves que l'on a essayé de donner de l'existence d'un Dieu personnel et distinct du monde n'a résisté à la critique; mais, au milieu de ces ruines, s'élève toujours le besoin impérissable de la conscience humaine de croire en Dieu, de l'aimer et d'espérer en lui. » A propos de la création, il écrit : « La plupart des dogmatistes de nos jours croient nécessaire de soutenir contre le panthéisme que le monde a eu un commencement et qu'il a été créé de rien. En présence de ces contradictions, le plus sage peut-être est de reconnaître que, l'esprit humain ne pouvant concevoir la notion d'une création, nous devons nous contenter de l'idée que l'univers est dans la dépendance absolue de l'Etre suprême. » On voit que l'auteur se résout à ignorer et qu'il reconnaît franchement les difficultés et les objections que l'on peut diriger contre les doctrines les plus importantes et même contre ses propres croyances. Il ne craint pas non plus d'indiquer où peuvent conduire les erreurs et les préjugés théologiques. Semler avait prétendu assimiler les possessions à des maladies qui ne sont que trop communes, l'épilepsie et la folie. « Cette explication fut rejetée par les supernaturalistes, comme contraire au témoignage de Jésus et des apôtres; ils continuèrent à croire aux démoniaques du Nouveau Testament, tout en avouant qu'on n'en voit plus aujourd'hui. Y a-t-il donc lieu de s'étonner si, dans ces derniers temps, la croyance aux possessions, que l'ignorance populaire a d'ailleurs toujours admise, a trouvé de nouveau des partisans jusque dans les classes éclairées, favorisée qu'elle est par les phénomènes mystérieux du magnétisme animal? » Mais la pensée générale du livre est renfermée dans la conclusion, qu'il convient de citer tout entière : « Le christianisme historique s'est affirmé de tout temps comme la religion absolue. L'histoire de ses dogmes n'autorise point une semblable prétention. Elle nous montre ses docteurs de tous les âges, depuis les apôtres jusqu'aux réformateurs, variant souvent dans leurs opinions, se contredisant, se combattant sans trêve, affirmant un jour ce qu'ils nieront le lendemain, et construisant ainsi, pièce à pièce, l'imposant édifice de ses doctrines. Or, la vérité absolue, s'il était donné à l'homme de la connaître, inonderait l'esprit humain d'une lumière si éclatante, qu'elle s'imposerait sans contredit possible. Mais, si le christianisme n'est pas la religion elle-même, il en est au moins la forme la plus pure; il est toujours la manifestation la plus parfaite de l'esprit religieux de l'humanité. »

De pareils principes montrent surabondamment que M. Haag a déserté l'ancienne idée de révélation. Pour lui, le christianisme n'est plus la religion absolue, mais seulement une des formes religieuses, la plus parfaite de toutes. De cette idée découlent naturellement des conséquences très-graves pour tout son système théologique. Il n'est plus en face des livres saints et de la tradition, comme s'il avait affaire à une autorité infaillible et indiscutable; il a le droit de juger tous les dogmes chrétiens avec son intelligence et sa conscience, et il ne s'en fait pas faute. Il est protestant et appartient à la fraction la plus avancée du protestantisme; il est de ceux qui voient dans la Réforme, « non pas un ensemble de dogmes, mais un principe, celui de la liberté en face du principe d'autorité personnifié dans l'Eglise romaine. »

Le premier volume de cette histoire parut dans le *Disciple de Jésus-Christ*, alors que M. Haag en était le directeur. Cet ouvrage a sur celui de Gieseler l'avantage de n'être pas parvenu au public sous la forme toujours plus ou moins défectueuse de la traduction; il a été écrit en français et d'un bon style. C'est merveille de voir avec quelle souplesse, quelle facilité, quelle clarté l'écrivain expose les systèmes les plus obscurs, ceux des gnostiques, par exemple. Les volumes de M. Haag doivent être lus par tous ceux qui désirent étudier les doctrines chrétiennes dans un esprit de complète indépendance, de sincérité et d'impartialité absolues.

Dogmes (HISTOIRE DES), par le docteur J.-C.-L. Gieseler, traduite de l'allemand par Bruch, doyen de la Faculté de théologie de Strasbourg, et Flobert (1863). La persécution qui a poursuivi durant plus de deux siècles le protestantisme français ne lui a pas permis de se créer une littérature théologique. Ce n'est que dans ces dernières années que les études d'exégèse et d'histoire ecclésiastiques ont pu être reprises avec quelque suite et quelque succès. En Allemagne, au contraire, où la Réforme fut protégée par le pouvoir civil, la théologie prit une grande extension. C'est là que naquit en particulier l'histoire des dogmes, et l'on peut dire sans injustice qu'elle ne pouvait naître que là, en terre protestante. Le catholicisme, se proclamant lui-même la vérité éternelle et absolue, ne peut admettre dans sa doctrine l'ombre d'un changement. Les savants protestants, n'étant point retenus par les mêmes causes, purent rechercher l'origine et les motifs de la formation et du développement des dogmes. Ce fut Semler qui se livra le premier à ces recherches. Après lui, les travaux de Münscher, de Münter, de Von Cœlln, d'Engelhardt, de Baumgarten-Crusius, de Hagenbach, de Baur, de Gieseler, de Neander, ont jeté une vive lumière sur la genèse des doctrines officielles de l'Eglise. MM. Bruch et Flobert ont fait passer dans notre langue l'ouvrage de Gieseler.

Cet ouvrage n'est, au fond, que la reproduction du cours que Gieseler a fait durant de longues années comme professeur à l'université de Gœttingue. Sur le désir qui en avait été exprimé de divers côtés, M. Redepenning, son collègue et son ami, publia les leçons du savant docteur, qui furent traduites en hollandais, en 1858, par M. Van Ruever Gronemann. Cette *Histoire des dogmes* se distingue par son impartialité absolue. L'auteur se contente d'exposer les doctrines telles qu'elles se sont succédé à travers les âges, en réservant ses impressions personnelles. En rendant le lecteur attentif aux imperfections de ces conceptions dogmatiques et à l'influence fâcheuse qu'exercèrent sur elles bien des circonstances accidentelles, ainsi que le niveau souvent fort peu élevé de la culture générale, il ne néglige pas, dit son premier éditeur, de signaler les progrès qui se sont opérés dans le développement des dogmes et les vues souvent très-profondes que l'on découvre dans les œuvres des grands docteurs de l'Eglise.

Gieseler admet, dans l'histoire des dogmes comme dans celle de l'Eglise, quatre périodes, dont chacune se distingue des autres par une tendance et un esprit dogmatiques bien tranchés : la première allant des origines jusqu'à l'époque où Constantin déclara le christianisme religion d'Etat, de l'an 1 à l'an 324; la seconde, de Constantin au commencement des querelles au sujet des images, de 324 à 726; la troisième jusqu'à la Réformation, et la quatrième jusqu'à nos jours. Mais cette qua-